

bientôt se révolter contre les nobles qui s'étaient jusqu'alors arrogés le droit de gouverner la ville et secouer leur joug sous la conduite de Rodolph Brun. Cet événement assura la liberté du peuple et posa les fondemens de la forme démocratique que prit dès-lors la constitution de l'état; mais il dut entraîner Zürich dans une guerre sanglante contre la noblesse expulsée. Les ducs d'Autriche épousèrent la querelle des nobles. Zürich fut donc obligée de chercher des alliés. Uri, Schwytz, Unterwald et Lucerne la reçurent dans leur confédération; le traité fut conclu en 1351. L'Autriche irritée forma le dessein d'anéantir cette ligue dont les progrès lui faisaient ombrage. Zürich ne perdit point de temps, et Glaris, Zug et Berne vinrent accroître ses forces de leur accession. Chaque jour ainsi le peuple züricois grandissait au milieu des dangers; son nom devenait la terreur de ses ennemis. Toutes les possessions de la ville, à cette époque, consistaient en une forêt située au bord de la Sihl et en quelques domaines sur les rives du lac. Son territoire s'agrandit depuis 1384 jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, soit par des acquisitions à prix d'argent, soit par des conquêtes.

Zürich fut la première ville de la Suisse et l'une des premières de l'Europe qui embrassa la réforme. Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, Ulrich Zwingli y joua un rôle important. Zwingli réunissait aux profondes connaissances d'un savant, les lumières et la prudence d'un homme d'état. Zürich servit de tous ses moyens les efforts du réformateur, qui paya, comme on sait, de sa vie, à Capel, le projet qu'il avait formé de changer la religion de l'état. (Voir *Capel*.)

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Zürich fut exposé aux plus grands dangers. Il est peu de contrée, en Suisse, qui ait été comme ce canton le centre de positions d'armées ennemies, le théâtre de batailles sanglantes. Les Français entrèrent en Suisse au commencement de mars 1798, et occupèrent Zürich le 27 avril suivant. Le 8 septembre, les Russes et les Français en vinrent pour la première fois aux mains près de Wollishofen. Le général Souvarow, qui avait traversé à marches forcées le St.-Gotthard, arrivait avec des forces nombreuses. Telle était la confiance de l'ambassadeur d'Angleterre, des officiers russes, qu'aucune famille ne quitta la ville. On disposa même un festin magnifique pour le 25 septembre, chez l'ambassadeur anglais, afin de célébrer l'arrivée du célèbre général. Cependant, le jour même, dès le matin, Masséna pensait attaquer l'avant-garde russe, tandis que la division du général Lorge passait la Limmat entre Dietikon et Schlieren, et la division Soult la Linth, près de Bilten. A Dietikon, le général avait formé un pont de bateaux, la rivière n'étant guéable que sur ce point. Les Fran-

çais vinrent occuper les hauteurs de la rive gauche entre Höng et Affoltern, près le Käferberg; aussi la ligne des Russes se trouva-t-elle coupée, et l'aile droite séparée du centre. On se battit toute la journée du 26. Les Français pénétrèrent en vainqueurs dans la ville, chassant devant eux l'ennemi. Les Russes, battus complètement, se retirèrent en désordre, les uns par Eglisau, les autres par Winterthur. Cette journée coûta la vie à deux grands citoyens: à Lavater et au tribun Irmingier. Le premier accourait au secours d'un de ses compatriotes, menacé par des soldats, lorsqu'il reçut dans la poitrine un coup de feu; il mourut le 2 janvier 1801 des suites de cette blessure; Irmingier fut massacré dans son jardin par des Russes, qui le prirent, à son habit bleu, pour un Français.

En 1802, la ville fut assiégée par les troupes du gouvernement helvétique, auquel elle refusait de se soumettre. Attaquée par une armée nombreuse, elle souffrit peu, mais, travaillée intérieurement par un parti puissant de mécontents, elle fut contrainte de reconnaître le nouveau pacte. Une proclamation de Bonaparte termina la guerre civile.

#### MOEURS. — CARACTÈRES. — COUTUMES.

Il est aisé de distinguer le caractère züricois de celui des habitans des autres cantons de la Suisse. Ce qui domine en lui, c'est l'amour du travail, le goût des sciences, l'ambition de se distinguer parmi ses rivaux, une originalité piquante dans les idées, un goût vif pour les exercices gymnastiques, une détermination prompte et soudaine et une affabilité peu commune envers les étrangers. Dans aucune autre ville suisse, vous ne trouverez une aussi grande simplicité de mœurs, plus de vénération, plus de respect pour la mémoire des ancêtres, autant de ces vieilles coutumes qui s'effacent de jour en jour dans les cités. Quand un enfant vient au monde, une jeune fille en habits de fête, un bouquet au côté, un autre à la main, va de porte en porte annoncer aux parents et aux amis de l'accouchée cette heureuse naissance. Le 21 mai, équinoxe du printemps, il y a de grands repas dans toutes les tribunes, et au moment où la cloche du soir annonce la fin de l'hiver, le chef de la famille se lève de table, adresse aux conviés un petit discours analogue à la circonstance, et les invite à profiter du retour de la belle saison pour hâter les travaux des champs.

Le jour de l'Ascension, les jeunes garçons et les jeunes filles des campagnes züricoises gravissent par bandes nombreuses l'*Uetliberg*, situé à une demi-lieue de Zürich. De son côté, la jeunesse de la ville ne manque pas de s'y rendre, et du haut

de ce plateau élevé, de ce belvédère où l'œil jouit de la vue de la terre natale, tous entonnent des hymnes en l'honneur de la Providence et de la patrie.

Chaque année, une foule de Züricois, de 15 à 18 ans, partent à pied sous la conduite d'un homme instruit, pour faire une longue course dans toute la Suisse, gravir quelques-uns de ses monts les plus célèbres, visiter les champs de bataille inscrits dans l'histoire, ou la tombe de savans, de capitaines illustres, d'hommes renommés pour leur bienfaisance, s'instruisant ainsi sur les lieux mêmes où la patrie tient école des grands exemples.

Dans toutes les réunions de Zürich, le tabac, le vin, le fromage, remplissent une bonne partie des lacunes de la conversation. « A l'exception de celles où l'on joue, dit un écrivain züricois distingué, M. Meister, il est rare de voir les hommes assis; et l'on calcule que c'est assez de trois à quatre siges pour 12 à 15 personnes, qui, deux à deux, la pipe à la bouche, ne cessent d'arpenter la chambre, de long en large, ou de se former en petits groupes, lorsqu'il s'agit de raconter quelque nouvelle d'un intérêt général. Mais c'est au défaut d'esprit de société et du genre de culture qu'il procure, qu'il faut attribuer un grand nombre de bonnes qualités qui distinguent les Züricois : une application plus soutenue aux divers objets d'arts et d'industrie, des goûts plus simples et plus constans, des affections plus vives et plus profondes, et une manière de voir et de sentir plus variée, plus singulière, plus franche et plus vraie.

« Chaque esprit, chaque caractère a tellement une allure à soi, qu'il ne peut guère cheminer avec les autres, ni même se rencontrer avec eux, sans une sorte de gêne et d'embarras, que l'on enveloppe ordinairement de formes très cérémonieuses, mais qui s'échappe quelquefois par des traits d'une bonhomie peu commune, et quelquefois aussi, s'il faut tout dire, par des naïvetés passablement étranges. Au concert, à l'église, dans tous les rassemblemens un peu nombreux, mais surtout au spectacle, qui, pour n'être permis chez nous que rarement, n'en est que plus suivi, il est impossible qu'un œil observateur ne remarque avec surprise la prodigieuse diversité des physionomies qu'offrent les têtes de tout âge, et surtout celles des jeunes personnes, l'extrême mobilité de leurs traits, l'ingénuité comme la vivacité de leur expression.

« De tous les arts cultivés, et souvent avec succès, celui dont le goût paraît le plus généralement répandu, c'est la musique. Il est peu d'étrangers qui n'en aient été frappés. Cette faculté des habitans de Zürich est d'autant plus re-

marquable, qu'elle contraste singulièrement avec leur langage habituel, le moins musical, le moins mélodieux que je connaisse. Aussi chacun semble-t-il faire la grimace en s'écoutant parler... En exceptant la Hollande, je doute qu'il y ait ailleurs aucune ville où l'on cultive autant de fleurs rares, indigènes ou exotiques. Comment ne pas voir dans ce genre de luxe une douce analogie avec l'innocence et la simplicité de nos goûts, avec la couleur poétique et pastorale de nos habitudes et de nos usages... »

Les paysannes züricoises ne peuvent être comparées, ni pour la beauté du sang, ni pour les grâces, ni la fraîcheur, aux jeunes filles des cantons de Berne, de Fribourg et de Soleure. Rarement on en trouve de jolies. D'ailleurs leur costume n'est rien moins que favorable au beau sexe. Leur coiffure est formée par un petit bonnet autour duquel courent deux minces tresses de cheveux excessivement serrés. Dans le bailliage de Knonau, les jeunes filles laissent pendre sur leurs épaules leurs longs cheveux tressés et noués avec des rubans de soie rouge. Leur corset, qui marque assez bien la taille, est orné d'un ruban de couleur tranchante qui dessine la forme d'un grand V.

La législation züricoise est encore très imparfaite, et son code criminel déparé par de nombreuses traces de barbarie, dignes de siècles moins éclairés. Veut-on arracher à un accusé l'aveu d'un délit qu'il s'obstine à taire, le juge le fait comparaître et on lui applique un certain nombre de coups de nerf de bœuf. Il n'y a pas encore longtemps qu'on le fouettait jusqu'à ce qu'il convint de sa culpabilité. Les verges ont été supprimées et le nombre de coups de nerf de bœuf est maintenant limité.

#### VILLES. — BOURGS, ETC.

ZÜRICH est située sur la Limmat, qui la divise en deux parties inégales au moyen de trois ponts. Rien de plus ravissant que sa situation. Placée à l'extrémité septentrionale d'un lac délicieux, elle est entourée à l'est d'une enceinte de coteaux fertiles, couverts de vignes et couronnés de forêts. A l'ouest s'élèvent d'autres collines ornées de prairies, de vergers, au-dessus desquelles on aperçoit l'Uetliberg, qui forme la plus haute sommité de l'Albis. Au nord-ouest s'étend une plaine cultivée. Les Romains avaient un établissement à Zürich. L'enceinte qu'occupait, à une époque assez reculée, cette cité, située alors sur la rive droite de la Limmat, était indiquée par diverses tours. La cathédrale était hors des murs et au milieu de champs de vignes. Sur la rive gauche s'élevait l'abbaye du Fraumünster et le Lindenhof, place où l'on rendait la justice. Une petite chapelle, consacrée à saint Pierre, avait été construite dans